

L >

le magazine du campus ● de l'UNIL

| le savoir vivant |

l'uniscope

CAMPUS

Un supercolloque explore
la ville du XXI^e siècle (p. 8)

SAVOIRS

Apocalypse now ou l'extinction
des antibiotiques (p. 12)

VIE ACADÉMIQUE

Plongée dans le monde
des anciens (p. 18)

Le business de l'@mour

Les sites de rencontre en ligne allient idéal amoureux et marketing de soi. Une tension, difficile à gérer pour les utilisateurs, qu'a analysée Olivier Voirol. Les 7 et 8 juin, le sociologue organise un colloque sur les liens entre mondes social et digital (p. 4).

2 Espresso

Image du mois

GLOBAL VILLAGE, manifestation organisée sur le campus par l'AIESEC (Association internationale des étudiants en sciences économiques et sociales), a attiré près de 2000 personnes le 3 mai dernier. Le but est d'offrir l'opportunité aux associations culturelles et aux étudiants issus de multiples horizons de présenter leurs pays, leurs origines ainsi que leur patrimoine.



stramatakis@UNIL

Lu dans la presse

«**D'UN CÔTÉ** nous prôtons le respect de la sphère privée, mais de l'autre nous revendiquons un accès illimité à l'information». Daniela Cerqui, anthropologue, dans une interview sur l'avenir de Facebook publiée dans *Migros Magazine*.



Edito

de Francine Zambano
rédactrice en chef

Trouver l'âme sœur en quelques clics? Plusieurs études affirment que les Suisses sont de grands consommateurs de sites de rencontre. Mais qui sont-ils? Des solitaires boutonneux complexés? Des quadras timides et désespérés? Désormais, toutes

les couches de la population se retrouvent sur le net. C'est ce que martèlent en tout cas les entreprises spécialisées dans leurs messages publicitaires. Dans le cadre d'une étude sur la question, les sociologues Olivier Voirol et Kai Dröge ont interrogé une vingtaine de consommateurs assidus. Comment choisir au milieu d'un nombre toujours plus croissant de « profils »? Comment passer de la relation *on line* à la rencontre en *live*? Réponses dans notre enquête en pages 4 et 5.

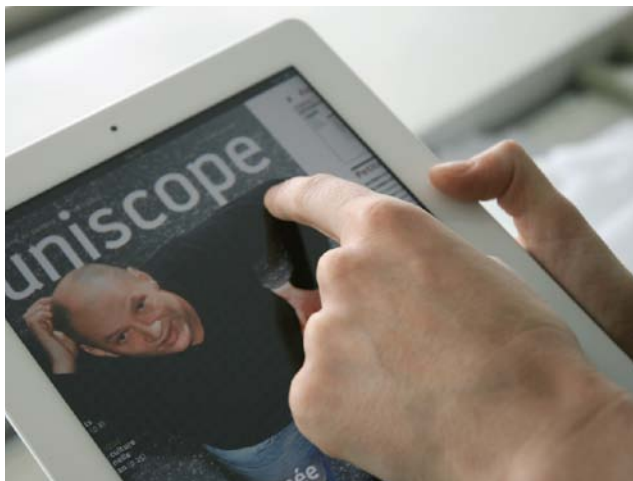
En juin, l'UNIL accueillera un colloque international intitulé *Penser et produire la ville au*

XXI^e siècle. En page 8, le professeur Antonio da Cunha évoque ces villes qui effraient parfois mais qui accueillent aussi quelques solutions à l'équation énergétique. Par ailleurs, saviez-vous que le canton de Vaud abrite des quartiers hautement sécurisés à l'américaine? Qui habite ces quartiers? A découvrir en page 9.

Campagnes de prévention, émissions télé, vous l'avez sans doute entendu: les antibiotiques n'ont pas du tout la cote en ce moment. Moins efficaces, voire plus efficaces du tout, ils font de la résistance. Comment alors lutter contre les infections?

Petite astuce

DÈS LE 29 MAI, retrouvez gratuitement *l'uniscope* en version iPad! Il suffit de télécharger l'application dans l'AppStore et vous retrouvez le magazine du campus de l'UNIL agrémenté de sons, d'images et de vidéos.



Campus plus

DU 20 AU 22 JUIN, la conférence des nations unies sur le développement durable de Rio de Janeiro fêtera ses vingt ans. A l'occasion de cet événement, l'UNIL a pris la décision symbolique de ratifier un accord, accompagné d'engagements concrets pour le développement de pratiques vertes. Ces derniers portent sur l'enseignement, la mobilité durable ou encore la réduction des déchets. Le site internet de *campus plus* répertorie ces engagements, mais aussi les pratiques qui existent déjà.

> www.unil.ch/campus-plus



Les uns les autres



F. Imhof © UNIL

PROFESSEURE ASSOCIÉE au Département de microbiologie fondamentale, **Sophie Martin** est la jeune femme biologiste de l'année, selon The American Society For Cell Biology, qui lui décernera le « Women in Cell Biology » Junior Award en décembre. La chercheuse de 36 ans a expliqué comment la cellule de levure, champignon unicellulaire partageant 70 % de ses gènes avec l'être humain, mesure sa propre taille pour savoir si elle est assez grande pour se diviser. Elle a décrit le mécanisme contrôlant la distribution spatiale d'une protéine dont la diffusion vers le cœur de la cellule inactive un senseur responsable de la division cellulaire; lorsque la cellule est assez grande, la protéine n'atteint plus son centre et la division peut commencer. La reconnaissance internationale attribuée à Sophie Martin consacre l'originalité et la constance de ses recherches.

Une chose est sûre: les chercheurs n'ont pas dit leur dernier mot (voir page 12).

De son côté, Sylvia Mancini se penche sur l'influence de l'esprit sur le corps. Dans un livre paru récemment (voir page 14), l'anthropologue rend compte de manière scientifique des pratiques populaires telles que la transe, la méditation ou encore les expériences de mort imminente. Enfin, découvrez en page 17 les points de vue d'Adèle Thorens, nouvelle coprésidente des Verts, formée en philosophie à l'UNIL, notamment sur l'économie durable et le financement de la recherche.

Le chiffre

3000 LE NOMBRE de mètres carrés de vergers existant sur le campus. Soit des dizaines de variétés de cerisiers, poiriers, pruniers, mirabelliers, pêchers, répartis entre le Génopode, l'Unithèque, Mouline et le Centre sportif.

Entendu sur le campus

« Hey! T'as looké mes biceps? »
Un étudiant à une étudiante.

Terra academica

LES TROUBLES ALIMENTAIRES atypiques sont cinq fois plus fréquents dans la population que les maux bien connus que sont la boulimie et l'anorexie. **Sophie Vust**, MER à l'Institut de psychologie de l'UNIL et psychologue-psychothérapeute à l'Unité multidisciplinaire de santé des adolescents du CHUV, publie un livre sur la question, tiré de sa thèse de doctorat. Après une partie théorique succincte, la chercheuse donne la parole à des jeunes femmes ayant souffert de ces affections atypiques. **Ces adolescentes et jeunes adultes sont constamment préoccupées par leur alimentation, leur poids et leur apparence, sans être pour autant ni franchement boulimiques, ni anorexiques.** Ces troubles sont un réel enjeu de santé publique, encore trop souvent banalisé, explique la psychologue, qui dénonce les diktats des régimes. Ces pathologies sont également révélatrices de difficultés intérieures ou d'un manque d'estime de soi très fréquents à l'adolescence, mais encore amplifiés par le culte de la minceur et de l'apparence qui prévaut dans notre société.

> *Sophie Vust, Ni anorexie, ni boulimie: les troubles alimentaires atypiques. Quand l'alimentation pose problème...*, Chêne-Bourg (GE), Editions Médecine et Hygiène, 2012

BRÈVES



FAITES-NOUS PART DE VOS PASSIONS

Vous êtes membre du réseau Alumnal et vous avez une passion, vous faites du bénévolat, vous vous investissez dans une association, une fondation ou vous avez peut-être créé un site internet pour partager vos intérêts. Envie de raconter ces expériences et faire connaître votre domaine d'activité par le biais du portail Alumnal? Un mail à contact.alumnal@unil.ch

CULTURE OU ABRUTISSEMENT?

Le prochain cours public de l'UNIL se propose d'explorer **la place des jeux vidéo dans notre société**: ces derniers doivent-ils être considérés comme des



© Robbie Cooper

œuvres d'art graphiques et narratives faisant partie d'une histoire culturelle plus large ou sont-ils un simple divertissement pour adolescents? Pour en débattre, des spécialistes seront réunis: notamment Marc Atallah, directeur de la Maison d'Ailleurs à Yverdon-les-Bains et maître d'enseignement et de recherche en français moderne à l'UNIL, Marc Da Cunha Lopes, artiste, Christian Indermühle, spécialiste des cultures alternatives (UNIL), Alexis Blanchet, maître de conférence à l'Université Sorbonne Nouvelle - Paris III et spécialiste des jeux vidéo.

Mardi 5 juin 2012 à 18h, Amphimax, salle 351
> www.unil.ch/autrementdit

LIVRES D'OCCASION

Le site www.studybooks.ch, fondé notamment par un étudiant de l'UNIL, permet aux étudiants d'acheter et de vendre des livres de cours d'occasion. Plus l'utilité d'un manuel de chimie élémentaire utilisé lors de la première année de bachelors? Il est possible de le **mettre en vente très simplement** en s'inscrivant sur la plateforme. En contrepartie, des centaines de titres de littérature, de psychologie, de philosophie, de droit, d'histoire, d'économie ou de médecine sont à disposition auprès des vendeurs à des prix défiant toute concurrence: entre 1 et 100 fr. suivant les ouvrages. L'échange se fait en prenant directement contact avec le vendeur au travers du site.

Ces romantiques pris dans la Toile

Peut-on rechercher l'âme sœur tout en se vendant comme un bien sur le marché? Les sociologues Olivier Voirol et Kai Dröge se sont intéressés de près aux utilisateurs de sites de rencontre en ligne.

Sophie Badoux

La pensée des vacances d'été en célibataire vous pèse? Un florilège de sites de rencontre se propose de vous aider à rencontrer l'âme sœur en quelques clics... Des milliers d'hommes et de femmes sont potentiellement à portée d'e-mail. L'image de la rencontre en ligne a bien changé. Fini le «geek» à lunettes boutonneux, les trentenaires désespérés ou les handicapés de la relation sociale. Les médias ne méprisent plus les clients de ces fournisseurs d'amour 2.0 comme à leur apparition à la fin des années 1990. Non, désormais toute la société se rencontre librement sur le net: jeunes et moins jeunes, cadres, sportifs, non-fumeurs, artistes, végétariens, de toute appartenance religieuse, orientation sexuelle ou état civil. «C'est en tout cas l'idée qu'à réussi à implanter le puissant marketing de ces compagnies», estime Olivier Voirol. L'essor des réseaux sociaux à caractère amical comme Facebook a aussi contribué à la popularisation de la rencontre en ligne. «Les intérêts économiques sont évidents», ajoute le maître d'enseignement et de recherche à l'Institut des sciences sociales. Le magazine *The Economist* estimait en 2010 que l'industrie du «online dating» engrangeait des revenus de l'ordre de 3 à 4 milliards de dollars par année. Et le marché à conquérir reste encore large. Tous les sites sont payants à terme, proposant des abonnements de 40 à 80 francs par mois, alors que les coûts de gestion pour l'entreprise sont généralement minimales. Swissfriends, qui revendique la position de leader du marché suisse avec 200'000 membres actifs, a été racheté par Edipresse en 2008 et appartient donc désormais à Tamedia. Parship, une agence matrimoniale en ligne chic, est, elle, partenaire de *L'Hebdo*. Pas étonnant que nombre de médias aient dépassé l'image dévalorisante de la rencontre en ligne. «Grâce à des campagnes de pub agressives, l'industrie de la rencontre a réussi à promouvoir une nouvelle morale et à induire des manières d'agir

inédites, tout en exploitant sans vergogne la misère affective et la solitude que provoque notre société.»

Social et digital, une trame complexe

Les sites de rencontre brouillent les frontières entre les concepts d'idéal amoureux et de rationalisation économique chez les utilisateurs en ligne, ont constaté Olivier Voirol et Kai Dröge. Si l'objet est encore mystérieux et peu étudié lorsqu'ils débutent leurs recherches en 2008, ils pressentent qu'une importante métamorphose sociale est en train de se produire. «Le phénomène de la rencontre en ligne n'était pas qu'une question de développement d'une technologie. Mais il renvoie plus globalement à la manière dont se constitue un individu et dont il perçoit les structures de la famille», explique Olivier Voirol. Il est difficile de savoir si la transformation sociale a lieu premièrement dans les rapports humains puis envahit le monde digital ou si le développement de nouvelles technologies contribue à de nouvelles pratiques sociales. «Sûrement un peu des deux», nuance le sociologue, qui organise un colloque sur la question du social et de son rapport au digital (*voir encadré*).

Pour leur étude, les chercheurs ont préféré constituer une base de données qualitatives, plutôt que de se pencher statistiquement sur les modalités de rencontre. Ils ont effectué des interviews approfondies d'une vingtaine d'utilisateurs assidus. Comment les usages de ces sites entrent dans la vie quotidienne des individus? Quelles sont les conséquences de la rencontre en ligne sur les conceptions amoureuses qu'ont ces mêmes personnes? L'hypothèse de travail des deux scientifiques se base sur la vision de l'amour qui prévaut chez les usagers en ligne. Celle-ci remonte aux conséquences des changements sociaux intervenus à la fin des années 1960. Dans nos sociétés modernes, il existe une plus grande liberté dans le choix

d'un conjoint, renforçant le concept d'idéal romantique. «Tomber amoureux est vu comme un seul cri du cœur. La relation tend davantage à se construire sur les sentiments que se portent les partenaires», précise Olivier Voirol. Mais le statut économique continue en réalité à jouer un rôle important, et les contraintes existent y compris dans la rencontre en ligne.

Loin des yeux, près du cœur

Le cas bien particulier des sites de rencontre en ligne fait entrer en résonance avec la sphère de l'idéal amoureux un deuxième domaine d'activité, *a priori* totalement opposé: le marché. «Celui-ci ne considère pas les humains comme porteurs d'affects, mais comme des êtres qui maximisent leur profit pour leurs propres avantages.» La tension entre ces deux visions aboutit à des parcours de vie souvent similaires pour les gros utilisateurs de sites de rencontre. Lors d'une première phase, une addiction naît de l'attrait de toutes ces rencontres possibles, amenant certains à s'échanger plus de vingt e-mails par jour. La distance physique et la découverte de l'autre au travers de l'écrit conduisent à une importante projection de ses propres désirs et attentes sur le partenaire potentiel, ce qui occasionne souvent des déceptions lors d'une rencontre en face à face. «La relation se construit d'autant mieux à distance, un constat qui remonte en fait à la tradition épistolaire amoureuse. Dans ce sens-là, internet peut être considéré comme un vecteur néoromantique», analyse Olivier Voirol.

Mais si les sites de rencontre s'adressent clairement à leurs membres grâce à une rhétorique de l'amour, ils ne peuvent pas totalement dissimuler le fait qu'ils les considèrent aussi comme des acteurs économiques. Les usagers eux-mêmes en sont conscients: ils disent comparer les offres et les caractéristiques des profils de la même manière qu'ils le feraient pour un appareil photo à vendre sur Ebay. Le plus souvent après une forte addiction et des rencontres peu fructueuses, une phase de rejet partiel ou total

Le marketing agressif des sites de rencontre a changé l'image de l'utilisateur type.



à une pléthore de rencontres possibles reste insoluble pour la plupart des acteurs. «La possibilité apparemment infinie de faire des rencontres excite l'imaginaire des utilisateurs. L'anonymat d'internet pousse à la confiance et au dévoilement de soi, mais c'est également un endroit empli d'inconnus où l'on apprend à se forger une carapace. Il est donc essentiel de développer un côté rationnel, qui permet pour beaucoup de se préserver. Mais il faut aussi savoir se laisser aller à rêver, sans quoi on ne tombe jamais amoureux. Ces deux aspects opposés sont centraux», estime Olivier Voirol, qui conclut qu'internet encourage la figure de l'«entrepreneur romantique». Aveuglée par moments, notre raison reprend le dessus ponctuellement, que la flèche de Cupidon ait frappé sur un forum en ligne ou sur la terrasse d'un café.

 www.unil.ch/digitalera2011

Savoir se vendre et maîtriser son image font partie du jeu de la rencontre en ligne, explique Olivier Voirol. F. Imhof@UNIL

apparaît. Si certains changent complètement d'attitude envers internet, décrivant la Toile comme un monde parallèle et illusoire, d'autres se tournent à nouveau vers l'exaltation que procure la recherche d'un compagnon. Avec un esprit beaucoup plus rationnel cependant.

Soirée interminable

La plupart des interviewés expliquent la nécessité de développer des stratégies. Une jeune femme interrogée raconte qu'elle organise ses rencontres le plus rapidement possible afin de ne pas perdre de temps en discussions préliminaires. Elle optimise encore sa stratégie en donnant ses rendez-vous lors de sa pause de midi, ce qui limite d'office la durée de l'entrevue. Elle n'a ainsi pas de risque de se retrouver coincée avec une personne qui ne lui conviendrait pas pendant une soirée interminable.

La tension entre la recherche de l'amour idéal et la nécessité d'être calculateur face

LA DIGITALISATION DU SOCIAL ET LA SOCIALISATION DU DIGITAL

Les 7 et 8 juin 2012, Olivier Voirol et son collègue Kai Drøge organisent un colloque international public sur le social et son lien particulier au monde numérique. Outre la présentation de leur propre recherche, le colloque portera sur les émotions et les relations digitalisées, ainsi que sur la digitalisation du social et de la culture. Les sites de rencontre en ligne et les mondes virtuels tels *Second Life* seront épluchés sous toutes leurs formes; il sera question du pouvoir des algorithmes, comme ceux utilisés par Google, dans le tri et l'organisation de la masse d'informations; enfin la contribution individuelle aux savoirs d'une communauté sera abordée au travers de forums et de sites participatifs.

Le digital est devenu une médiation omniprésente dans les rapports sociaux aujourd'hui, rien qu'au travers des e-mails par exemple, devenus quotidiens pour bon nombre d'employés. Les chercheurs, sociologues pour la plupart, réfléchiront aussi à l'impact du social sur la constitution de nouvelles technologies. En somme, les relations sociales humaines investissent-elles le monde digital et le modifient-elles? Ou est-ce la création de nouvelles technologies qui transforme nos rapports sociaux? Au travers de ces réflexions apparaîtra également une autre question: les interfaces digitales permettent-elles un meilleur contrôle au niveau individuel et institutionnel ou, au contraire, constituent-elles un pas vers la libre expression et des formes plus égalitaires de socialité?

Unil
UNIL | Université de Lausanne



Jean-Paul Dépraz part à la retraite après 21 ans de bons et loyaux services. F.Imhof@UNIL

« Le campus est dans ma tête et dans mon cœur »

Après avoir écumé le campus pendant plus de vingt ans, le vice-recteur Jean-Paul Dépraz part sereinement pour une retraite bien méritée.

Francine Zambano

Son bureau est presque vide. Un bouquet de fleurs, cadeau de départ, trône sur une table. Jean-Paul Dépraz, vice-recteur depuis 2006, est arrivé à l'UNIL en 1991. Il vit en ce vendredi d'avril un de ses derniers jours sur le campus avant son départ à la retraite entre musique de chambre et loisirs en famille.

Vous avez travaillé dix-sept ans à l'EPFL et vingt et un ans à l'UNIL. Vous et le campus, c'est une longue histoire...

Jean-Paul Dépraz: Ma liaison avec Dorigny remonte à ma petite enfance. Ma grand-mère maternelle disposait de piles de cartes postales qui représentaient une magnifique rangée d'arbres plongeant vers le lac, c'était l'allée de Dorigny. On recevait ces cartes pour Noël et pour les anniversaires. Il m'a fallu longtemps pour la voir de près, cette fameuse allée. C'était en 1971, à mon arrivée à l'EPFL. Je ne l'ai plus quittée. J'ai été concepteur, constructeur, metteur en exploitation, utilisateur du campus, j'y suis très attaché. Le campus est dans ma tête et dans mon cœur. J'aime beaucoup le château, j'y ai des souvenirs de séances et de discussions avec Cocchi (*Guido Cocchi, architecte du campus décédé le 9 novembre 2010, ndlr*). L'Unicentre était devenu un peu mon domicile, notamment la

salle Herbet, où j'ai passé de longues heures à contempler le *Remorqueur* de Bocion, lors de séances parfois interminables.

Comment êtes-vous arrivé à Dorigny: choix de carrière, hasard, envie?

J'ai fait des études à Lausanne en sciences politiques car cette formation me semblait m'orienter vers aucun métier précis: c'était mon critère de choix! Puis je suis allé faire un « apprentissage » dans une PME. Et je suis tombé sur une petite annonce de l'EPFL qui cherchait un administrateur pour son bureau de planification. C'était une belle période. J'ai pu m'organiser pour faire du théâtre pendant tout un hiver en 1974. Je jouais le rôle d'un dictateur qui possédait une bombinette atomique. Puis le poste de responsable de l'orientation et conseil de l'EPFL est devenu vacant. Ensuite, je suis allé travailler comme secrétaire général de la Société vaudoise de médecine (1988). Ensuite j'ai vu passer une annonce. L'UNIL cherchait un directeur administratif. Je ne pouvais pas manquer ce poste, et je l'ai eu. C'était en 1991.

Pouvez-vous comparer vos périodes UNIL et EPFL?

J'ai passé des périodes merveilleuses dans les deux institutions. En 1971, à l'EPFL, la

Confédération mettait des moyens considérables, tout était possible! L'EPFL se développait à toute allure. Nous étions tous jeunes... C'était en mouvement, créatif, léger, nous étions loin de Berne. Ça a un peu changé. En 1991, l'UNIL était traditionnelle, le rectorat disposait de peu de moyens propres, on dépendait beaucoup de l'administration cantonale. Et puis au travers d'Orchidée 2, un programme d'économie sévère (1995), on a dû faire une grosse réduction budgétaire. A cette occasion, on a réussi à obtenir un peu d'autonomie sur le plan financier. Tout cela a préparé les révisions législatives et la nouvelle loi de 2004 (LUL, Loi sur l'Université de Lausanne).

Comment décririez-vous vos années de vice-recteur?

Je les ai vécues comme une période magnifique avec une entente rare, due à une excellente dynamique de groupe mais aussi grâce aux qualités personnelles de Dominique Arlettaz, qui anime un groupe de manière remarquable. On a monté le plan stratégique. On a tenu pratiquement tous les objectifs que nous nous étions fixés. C'était juste splendide.

RECHERCHE

welcome!

WWW.UNIL.CH/LABOUTIQUE

RÉCEPTION AMPHIMAX, 2^e ÉTAGE

LA BOU-TIQUE

DE L'UNIL

Unil

UNIL | Université de Lausanne

Les villes polluent, consomment, effraient. Mais leurs entrailles accueillent aussi quelques solutions à l'équation énergétique. Ce sera l'un des axes principaux du grand colloque « Penser et produire la ville au XXI^e siècle », qui se déroulera à l'UNIL du 5 au 7 juin.

Ces monstres énergivores

Renata Vujica

Fin des énergies fossiles, réchauffement climatique. Depuis la conférence de Rio, qui fête ses vingt ans en juin, chercheurs et décideurs politiques défendent le « développement durable » et nombre d'entre eux préconisent une ère postcarbone. Autre conviction, moins connue : cette transition énergétique passe par les villes, grandes ou petites. Quelles sont les initiatives existantes ? Sur quelles stratégies s'appuient-elles ? Explications du professeur Antonio da Cunha.

En quoi la transition énergétique passe-t-elle par une transformation des structures urbaines ?

Les villes et les agglomérations urbaines abritent la moitié de la population mondiale. Elles sont responsables de 70% de la consommation énergétique globale et des émissions de gaz à effet de serre dans les mêmes proportions. Leur conversion rapide aux énergies renouvelables est impérative. Le tournant énergétique passe aussi par un changement de nos modes de vie. Ce n'est

pas l'urbanisme seul qui sauvera notre planète du gouffre énergétique. Mais sans action sur les villes et leur organisation spatiale, on est certain de ne pas y arriver. Les possibilités d'innovation qu'elles nous offrent sont nombreuses.

Quelles sont ces possibilités ?

La construction et les transports sont au cœur des changements en cours. Les possibilités d'utilisation des sources d'énergie renouvelable dans le secteur du bâtiment sont multiples : géothermie, énergie éolienne, énergie solaire par activation de l'enveloppe du bâtiment, chauffage à partir du traitement des déchets, etc. Les expériences européennes en matière de construction d'écoquartiers montrent qu'il est possible de réduire la consommation d'énergies fossiles et fissiles de manière significative en utilisant une combinaison de procédés. Les villes suisses intègrent progressivement nombre de ces innovations. A Lausanne, par exemple, l'usine Tridel produit du chauffage à distance à partir des déchets. Les transports sont aussi au cœur de la problématique de l'aménagement urbain durable. Le concept d'une ville plus dense et plus compacte, multipolaire, bien desservie par des transports publics, donne quelques pistes



Pour le professeur Antonio da Cunha, « l'urbanisme durable » passe progressivement des intentions aux actes. F. Imhof/UNIL

COPIEUX MENU URBANISTIQUE

Membre du réseau des urbanistes francophones APERAU (Association pour la promotion de l'enseignement et de la recherche en aménagement et urbanisme) depuis quatre ans, l'Institut de géographie de l'UNIL accueille le colloque international de cette association pour la première fois du 5 au 7 juin. La manifestation réunira plus de 160 spécialistes de plusieurs continents, qui analyseront la ville du XXI^e siècle sous quatre angles : transition énergétique, justice spatiale, espaces publics, étalement urbain. Les discussions sont ouvertes au public.

Silence, on érige des murs

A l'instar des quartiers aisés sud-américains, isolés des bidonvilles par des barrières, le canton de Vaud héberge deux lotissements ultrasécurisés. Federico Schiffrin évoquera ces cas lors d'une journée des doctorants prévue dans le colloque.

supplémentaires pour engager une transition énergétique concertée. La Confédération, les cantons et les communes y travaillent sérieusement.

La «ville durable» est-elle vraiment plus qu'un outil rhétorique?

Il existe certes un «urbanisme durable» discursif. Mais je pense qu'en Suisse les actions vont au-delà. Signataire de la convention de Rio, elle est le premier pays à avoir introduit le principe de développement durable dans la Constitution fédérale. Depuis 1997, le Conseil fédéral présente ses intentions politiques dans une stratégie nationale. La mise en œuvre des mesures est du ressort des cantons et des communes, qui sont aussi tenus d'appliquer les principes du développement durable dans leurs propres planifications. Les politiques d'agglomération, par exemple, correspondent à cette injonction de maîtriser l'étalement urbain, d'articuler étroitement les politiques d'habitat et des transports de manière à réduire les impacts environnementaux de l'urbanisation. L'idée de la ville durable passe ainsi progressivement des intentions aux actes.

De quelle manière les communes suisses interviennent-elles?

Le label Cité de l'énergie a été décerné à de nombreuses communes ayant apporté la preuve qu'elles menaient une politique énergétique durable et efficace dans différents domaines: mobilité, maîtrise des émissions polluantes, aménagement, etc. Des projets plus globaux sont par ailleurs mis en œuvre dans un grand nombre de villes: le secteur de Malley à Lausanne, Prilly et Renens, le quartier des Plaines-du-Loup aussi à Lausanne, le quartier Bullinger à Zurich, le quartier de la Jonction à Genève ou encore celui de Dreipitz à Bâle constituant autant d'exemples de projets annonçant la ville qui vient.

«Gated communities». Ce sont des quartiers résidentiels hautement sécurisés, séparés du reste du monde par des murs et des caméras de surveillance, et dont les habitants fortunés vivent en parfaite autarcie. On les trouve sur la côte Ouest des Etats-Unis, en Amérique latine, en France. Mais aussi dans le canton de Vaud, où deux quartiers fondés sur ce modèle ont éclos en 2004 et 2005.

La petite commune de Prilly, près de Lausanne, abrite ainsi trois immeubles, soit trente-trois appartements, cachés derrière un portail électrique et des caméras de surveillance. A l'intérieur, une piscine et une salle de gymnastique réservées aux copropriétaires. La deuxième enclave du genre, composée d'une vingtaine de villas, gardée par une muraille et un agent de sécurité, trône à Saint-Légier, près de Vevey. «La grande partie des habitants travaillent pour des multinationales et sont expatriés. Contrairement à ce qu'on voit aux Etats-Unis, ils ne vivent pas en isolement complet. Ils sortent pour travailler, faire leurs courses ou aller chercher leurs enfants à l'école. Mais ces déplacements semblent se pratiquer à l'intérieur de réseaux sécuritaires: quartier sécurisé, supermarchés en périphérie, écoles privées», constate Federico Schiffrin, dont la thèse, en cours, porte sur les deux lotissements vaudois. Le doctorant interviendra lors du colloque «Penser et produire la ville au XXI^e siècle», du 6 au 7 juin 2012.

Des quartiers sécuritaires dans l'une des régions les plus sûres du monde? L'argument, porté par les promoteurs immobiliers, laisse perplexe. Mais Federico Schiffrin n'exclut pas qu'il ait pu convaincre les acheteurs. «Le sentiment d'insécurité est indépendant du taux de criminalité effectif. Or, ces dernières années, ce sentiment est nourri par les discours médiatiques et politiques», soutient le doctorant. Dans sa thèse, il cherche à savoir si la peur du crime prévaut chez les copro-



Federico Schiffrin analyse deux quartiers ultrasécurisés qui ont émergé dans le canton de Vaud, à Prilly et Saint-Légier. F.Imhof@UNIL

priétaires. Il se penche aussi sur les conséquences de ces zones exclusives. Avec une hypothèse forte: «Ce type d'aménagement semble inefficace pour faire baisser le sentiment d'insécurité. Vues de l'extérieur, les murailles pourraient au contraire créer une sensation de danger.» D'autant plus que les «gated communities» reposent sur un autre pilier exclusif: le désir de vivre «entre soi».

En pays de Vaud, certains députés, comme le vert Philippe Martinet, dénoncent le phénomène, arguant qu'il menace la mixité sociale, pourtant prônée par la loi fédérale sur l'aménagement du territoire. Les autorités des communes concernées préfèrent, elles, voir le verre à moitié plein. «Elles estiment que ces zones ne créent pas de ségrégation spatiale, car elles concernent seulement quelques dizaines de familles. Et saluent les bénéfices fiscaux, puisque ces quartiers ont amené plusieurs gros contribuables.»

A l'échelle de la Suisse, il est difficile d'évaluer si les «gated communities» prennent de l'ampleur. «Il n'existe pas de cadre légal permettant de les définir et donc de les comptabiliser, contrairement aux Etats-Unis», précise le chercheur. Les interpellations parlementaires demandant des études sur ces espaces bunkerisés n'ont pas trouvé d'écho au sein du Conseil fédéral. Pour les chercheurs, en revanche, de telles zones ultrasécurisées vont à l'encontre d'un paradigme qui monte: l'urbanisme socialement durable, défenseur de la mixité sociale.

➤ www.unil.ch/aperau

JUSTICE

POURQUOI NOUS SOMMES PLUS SÉVÈRES AVEC LES CHAUFFARDS QU'AVEC LES PETITS DEALERS



Allez savoir! s'offre une nouvelle formule pour ses 18 ans. Aux articles de fond qui restent au cœur du magazine gratuit de l'UNIL s'ajoutent désormais des chroniques originales. Découvrez la dernière édition en ligne, sur www.unil.ch/allezsavoir, sur iPad ou dans les caissettes du campus.

Extrait du journal du Ci Le protocole IPv6 sera déployé prochainement sur le réseau UNIL. Coup de projecteur sur les protocoles d'accès à Internet afin de mieux comprendre les enjeux au sein de la communauté académique de l'UNIL.

Arrivée de l'IP version 6 à l'UNIL

Vincent Magnin

Au fait, à quoi sert une adresse IP? Lorsqu'on relie plusieurs postes informatiques dans le but de former un réseau, nous utilisons un langage commun entre les différents ordinateurs: ce langage s'appelle un protocole de communication. Afin d'accéder au réseau Internet, nous utilisons l'Internet Protocol version 4, plus communément appelé IPv4.

Actuellement, il y a pénurie d'adresses IPv4, car leur nombre est limité. En outre de plus en plus d'appareils sont connectés à Internet (téléphones, postes de télévision...). Les pays émergents ne disposent pas de suffisamment d'adresses IPv4. Cette pénurie était prévue depuis de nombreuses années. A la fin des années 1990, une nouvelle norme d'adresse a été développée afin de repousser cette limite: l'IP version 6 (IPv6).

Qu'est-ce qui va changer avec l'IPv6?

L'adresse IP version 4 s'écrit le plus souvent à l'aide de la syntaxe suivante:

- 4 chiffres de 0 à 255 (8 bits) séparés par un point «.»
- 130.223.27.47 est un exemple d'adresse IPv4 distribuée par l'UNIL
- ces 4 chiffres forment une adresse utilisant 32 bits
- il existe donc un peu plus de 4.3 milliards d'adresses.

L'adresse IP version 6 est composée de 8 blocs de 4 chiffres hexadécimaux (4 x 4 bits) séparés par deux points «:». Donc:

- 2001:0620:0610:0102:862b:2bff:fea4:b76b est un exemple d'adresse IPv6 distribuée par l'UNIL
- ces 8 chiffres forment une adresse utilisant 128 bits
- il est donc possible d'écrire plus de 3.4 x 10³⁸ d'adresses distinctes
- ceci est l'équivalent de 667 millions de milliards d'adresses par mm² de la surface de la Terre.

A priori, cette limite ne sera jamais atteinte sur Terre.

Pourquoi maintenant?

Le 8 juin 2011, un essai d'ampleur mondiale a eu lieu avec les acteurs majeurs d'Internet (comme Google et Facebook): les adresses IPv6 de leurs différents services ont été ajoutées aux annuaires DNS.

Cet essai s'est avéré concluant. Ainsi, certains des sites web participant à cet essai ont même gardé les entrées IPv6 dans leurs annuaires.

Est-ce que mon ordinateur est compatible IPv6?

La majorité des postes de travail de l'UNIL (et des smartphones!) utilisent des versions plus récentes de ces systèmes d'exploitation. Si vous voulez vérifier que votre poste de travail peut contacter des services en IPv6, il suffit d'entrer la commande ipconfig (sous Windows) ou ifconfig (sous Mac OS X et Linux) dans une fenêtre de terminal et de vérifier la présence d'adresses IPv6.

Le site web test-ipv6.com vous indiquera si vous utilisez un réseau compatible IPv6.



© Dan Collier - Fotolia.com

Le 6 juin 2012 aura lieu le lancement officiel d'IPv6 pour ces mêmes acteurs majeurs d'Internet.

De plus en plus de services sont désormais disponibles en IPv6, l'UNIL va donc déployer ce protocole sur son réseau Internet.

Le changement devrait être transparent pour les machines achetées après 2002, soit pour la très grande majorité des ordinateurs de l'UNIL.

Antibiotiques, chronique d'un désastre annoncé

Fleuron de la médecine moderne, les antibiotiques s'avèrent de moins en moins efficaces pour lutter contre les infections. Le 28 juin, le service des maladies infectieuses du CHUV organise une formation continue sur la résistance bactérienne, dédiée aux médecins généralistes.

Renata Vujica

Les antibiotiques, on les a longtemps crus tout-puissants. Découverts dans les années 20, la pénicilline et ses successeurs devaient permettre de venir à bout de toutes les maladies infectieuses. Mais depuis les années 90, nombre de bactéries réagissent moins, voire plus du tout, aux antibiotiques courants. Une donne jugée critique par l'Organisation mondiale de la santé et les associations de professionnels, qui lancent ponctuellement des alertes. Car l'enjeu est énorme. «On pourrait se retrouver dans une situation où on ne saurait plus traiter des infections actuellement considérées comme relativement bénignes et qui pourraient dès lors évoluer vers des situations irrécupérables», précise Nicolas Troillet, médecin chef du service des maladies infectieuses de l'Hôpital du Valais et professeur titulaire à la FBM. Le 28 juin, il interviendra lors d'une journée de formation continue portant sur les germes résistants, à l'intention des médecins généralistes.

Cette situation s'explique surtout par la surconsommation d'antibiotiques, en médecine humaine comme vétérinaire. Des milliers de tonnes de ces médicaments sont distribués chaque année dans le monde, souvent de façon incontrôlée. Or plus les bactéries sont ex-

posées à ces substances, plus elles apprennent à s'y adapter. Elles possèdent une aptitude génétique à contrer les mécanismes d'action des antibiotiques et à diffuser cette nouvelle information entre elles. Ce qui étonne peu de la part d'un organisme vivant vieux de plusieurs milliards d'années, qui s'est adapté aux environnements les plus hostiles.

La résistance est amplifiée par la nature des médicaments. «Ces vingt dernières années, l'industrie pharmaceutique a surtout développé des antibiotiques à large spectre, «one fits all», qui ne tuent pas seulement les microbes responsables de l'infection, mais toute la flore qu'on a sur soi, soit des milliards de bactéries. On augmente ainsi le risque statistique que l'un de ces microbes devienne résistant. C'est un confort intellectuel dont on paie le prix.», explique Philippe Moreillon, vice-recteur et professeur au Département de microbiologie fondamentale.

Résistances multiples

En Suisse, une grande étude financée en 2007 par le FNS conclut à une situation de pré-pandémie: des germes résistants sont présents en médecine humaine, vétérinaire, dans l'environnement. Un constat qui se traduit dans la pratique quotidienne. «En médecine ambulatoire, les bactéries respon-

sables des infections urinaires résistent plus souvent que par le passé aux antibiotiques qu'on utilise généralement. Il en va de même pour les staphylocoques à l'origine d'infections cutanées», constate Laurence Senn, médecin associé au Service de médecine préventive hospitalière du CHUV, qui interviendra elle aussi lors de la journée de formation.

Dans les hôpitaux, la rébellion s'avère plus virulente. On y trouve des souches de bactéries multirésistantes, contre lesquelles plusieurs catégories d'antibiotiques, même les plus fortes, s'avèrent inefficaces. Mais en Suisse ces cas extrêmes restent exceptionnels.

«La résistance n'est pas encore devenue une inquiétude quotidienne. Nous pratiquons la médecine dans de relativement bonnes conditions, essayons de dépister les problèmes en amont, par exemple en isolant les patients, et promouvons une utilisation adéquate des antibiotiques», constate Laurence Senn, qui juge pourtant les perspectives inquiétantes pour le futur.

Car si les hôpitaux arrivent à maîtriser la situation en leur sein, de nouvelles souches de bactéries multirésistantes ne cessent de naître en dehors du milieu hospitalier. En témoigne la bactérie ESBL provenant des élevages agricoles, où les antibiotiques sont distribués abondamment, et qui a récemment défrayé la chronique. Un test effectué par la télévision alémanique, relayé par la Fédération romande des consommateurs, démontre que sur vingt échantillons de volaille analysés en laboratoire et achetés à Migros, Coop, Lidl, Aldi et Spar presque la moitié contient ce germe multirésistant. Ce dernier passe dans le corps humain par le biais de la chaîne alimentaire puis arrive jusque dans les hôpitaux. «Au CHUV, nous isolons environ une fois par semaine des patients porteurs de la bactérie ESBL», constate Gilbert Greub, professeur de bactériologie à la FBM.

Autre source d'inquiétude: les souches résistantes diffèrent d'un pays à l'autre. Et si les hôpitaux suisses maîtrisent leurs propres

FORMATION CONTINUE

De plus en plus fréquemment, dans leur pratique quotidienne, les médecins généralistes doivent faire face au problème de la résistance bactérienne. Dans les cas d'infections urinaires, par exemple, les antibiotiques courants s'avèrent souvent inefficaces. Quels antibiotiques faut-il utiliser en priorité? Dans quels cas est-il possible d'éviter leur prescription? Quelles sont les pratiques actuelles et les dernières nouvelles en la matière? Telles sont les questions qu'abordera la **journée de formation continue du service des maladies infectieuses du CHUV organisée le 28 juin**. Elle s'adresse spécifiquement aux médecins généralistes et vise à leur offrir des outils concrets. Les inscriptions se font par e-mail, auprès du secrétariat du service des maladies infectieuses du CHUV.

severine.tognetti@chuv.ch / +41 (0)21 314 10 26

bactéries, comme les staphylocoques dorés, ils en importent sans cesse de nouvelles «En Espagne, par exemple, où il est possible d'obtenir des antibiotiques en pharmacie sans ordonnance, les pneumocoques, responsables des otites infantiles, sont devenus très résistants», précise Philippe Moreillon.

Timides nouvelles pistes

Pour endiguer la prolifération de ces bactéries résistantes, les spécialistes appellent à diminuer drastiquement la consommation d'antibiotiques au niveau global. Certains pays mettent sur pied des stratégies de prévention, comme l'emblématique campagne

française «Les antibiotiques, c'est pas automatique». «En Suisse, la prévention se fait surtout au sein des associations professionnelles. Aucune campagne d'envergure nationale n'existe à ce jour», précise Laurence Senn. Au niveau supranational, le bureau européen de l'OMS a récemment mis sur pied un plan d'action stratégique. Mais la politique s'avère surtout volontariste. A ce jour, aucun Etat n'a légiféré sur le sujet.

Qu'en est-il de la science? Pourrait-elle trouver des manières de déjouer l'ingénio-

sité bactérienne? «Il faudrait commencer par développer des antibiotiques ciblés: un médicament par bactérie, et non une molécule qui les détruit toutes, comme c'est le cas

aujourd'hui. Mais pour l'industrie pharmaceutique, cette solution n'est pas rentable», constate Philippe Moreillon.

Ainsi, il n'existe pas

d'investissements dans la recherche de nouvelles molécules. Alors que la recherche a été prolifique pendant les années qui ont suivi la découverte de la pénicilline, seulement deux nouvelles classes d'antibiotiques ont été introduites depuis les années 60. «Pour les pharmas, le retour sur investissement est moindre, puisque les patients prennent les antibiotiques au maximum quelques semaines. Par contraste, les médicaments servant à lutter contre le cholestérol sont utilisés à vie», estime Nicolas Troillet, qui pense que l'exploration de pistes de financement public pourrait être renforcée.

Le microbiologiste du CHUV Gilbert Greub souligne pour sa part les limites biologiques au développement de nouveaux antibiotiques. «Sur une bactérie, il n'existe pas un nombre infini de cibles sur lesquelles les antibiotiques peuvent agir. Or lorsque les bactéries développent un mécanisme de résistance, cette cible est perdue et il devient difficile de trouver de nouvelles molécules efficaces. De plus, même si on introduisait de nouveaux antibiotiques, les bactéries trouveraient un moyen de développer des résistances.»

Une dernière option s'offre aux chercheurs: des médicaments présentant des principes actifs distincts des antibiotiques. Ces derniers agissent sur les différentes étapes du développement de la bactérie ou la détruisent, en visant des cibles précises. Actuellement, les chercheurs explorent deux alternatives, notamment à l'UNIL. Les bactériophages, sur lesquels travaille l'équipe de Philippe Moreillon, sont les organismes vivants les plus répandus dans le monde. Ces virus s'attaquent uniquement aux bactéries. Ils infectent ces dernières et s'y multiplient, avant de les détruire entièrement. Enfin, les médicaments antivirulence, explorés par le laboratoire de Gilbert Greub, inhibent le système par lequel les bactéries injectent des toxines au cœur des cellules humaines. Ces médicaments ne devraient pas favoriser l'émergence de résistances. Deux pistes complexes pour lesquelles les recherches sont au stade embryonnaire.

Les pharmas n'investissent pas dans la recherche de nouvelles molécules.



Laurence Senn constate que dans les hôpitaux suisses, la résistance bactérienne n'est pas encore devenue une inquiétude quotidienne, mais juge les perspectives sombres pour le futur. F.Imhof@UNIL

Guérisseurs de fractures

L'esprit peut-il agir sur le corps? Silvia Mancini, professeure associée en histoire comparée des religions, en est convaincue. Au travers d'un livre, elle interroge les pratiques de médiumnité dans les deux Amériques, et plus particulièrement à Mexico City.

Sophie Badoux

Transe, état hypnotique, méditation, expérience de mort imminente: dans l'esprit scientifique européen, les pratiques touchant à ces états psychiques dissociés revêtent rapidement un caractère ésotérique. Une image dont Silvia Mancini, professeure à la Faculté de théologie et de sciences des religions, aimerait bien se défaire. L'anthropologue et historienne observe les phénomènes d'état modifié de conscience, tels ceux qui apparaissent chez les médiums. Ses travaux visent à rendre compte de manière scientifique de l'organisation de ces pratiques populaires.

«Certaines manifestations psycho-physiques qu'on peut constater dans le cadre de pratiques magico-religieuses ne peuvent pas être totalement niées, affirme Silvia Mancini. En Suisse par exemple, les hôpitaux travaillent avec des personnes capables d'arrêter la progression des brûlures, les fameux "coupeurs de feu". On peut constater clairement les effets de guérison qu'ils produisent mais leurs capacités restent largement inexplicables par la science.»

Magie ou explication scientifique inconnue? Tout dépend de l'interprétation qu'acteurs et observateurs donnent du phénomène. Les médiums invoqueront, eux, un lien au monde des esprits, avec lequel ils sont capables de communiquer et qui peut s'exprimer ou guérir au travers de leur corps. «En tant que scientifiques, nous ne pouvons pas admettre ces explications. Notre devoir est de chercher des raisons d'ordre rationnel», continue la chercheuse. Les scientifiques se tournent alors la plupart du temps vers la psychiatrie et les neurosciences. Dissociation de la personnalité, autosuggestion et autohypnose sont souvent invoquées pour expliquer des effets de guérison inexplicables physiologiquement. «Je suis adepte d'une explication naturaliste, mais j'insiste sur le fait qu'il faut toutefois accepter une interaction entre corps et esprit.»

Actuellement, les recherches de Silvia Mancini portent sur la survivance des pratiques



Silvia Mancini confronte ses hypothèses à la réalité des pratiques de médiumnité dans la culture mexicaine. F. Imhof/UNIL

chamaniques dans le milieu urbain de Mexico City. Le monde occidental reste très marqué par la dualité corps-esprit et par une conception séparée des domaines de pensée. A l'inverse, les populations issues de la communauté paysanne mais désormais urbanisée de Mexico City ne séparent pas la science du religieux, ni du monde mythico-rituel. Les saints, représentés par des statuettes habillées à la guise ou à l'image du dévot, les cultes et les rites sont autant de pratiques et d'outils symboliques qui permettent de domestiquer un monde insupportable. Dans les milieux populaires mexicains, les pratiques médiumniques sont de véritables exutoires au monde violent, injuste et précarisé qu'offre une ville de plus de 20 millions d'habitants, rongée par le trafic de drogue et la guerre des gangs.

Pratiques réparatrices

Silvia Mancini a observé le cas d'Eusebio et de sa femme Pati, vivant à Mexico City. Eusebio vend des journaux à la sauvette dans la rue pour nourrir sa famille, frappée par de nombreux événements tragiques (morts violentes, agressions, drogue, prison). C'est lorsqu'il parvient à un point de rupture total dans sa vie que sa vocation médiumnique se déclenche. «Il n'y avait plus d'autre issue de secours pour lui que d'accepter de se dissocier,

explique l'anthropologue, qui a assisté à des séances de guérison chez Eusebio. Il peut, grâce aux états de transe médiumnique, très proche de la pratique de l'hypnose, "réparer son psychisme" et celui de son entourage.»

Pendant son état de transe, Eusebio pose un diagnostic, qui doit être interprété par sa femme, à l'instar d'un oracle. Il met en garde contre des risques d'affections et recommande la consommation de boissons, d'aliments ou d'herbes spécifiques. Le rite, en convoquant des entités non humaines, parvient à déresponsabiliser l'affecté. Alors soulagé du poids d'être à l'origine du mal qui le frappe, celui-ci participe de manière plus active au processus de sa propre guérison. Silvia Mancini nomme «orthopratiques» ces cures correctrices qui impliquent les états psychiques dissociés, car ce sont avant tout des savoir-faire, des habilités appliquées qui permettent de redresser un psychisme affaibli. De quoi considérer différemment ces phénomènes insolites de médiumnité qui persistent dans toutes les cultures.

Silvia Mancini, Antoine Faivre (éd.), *Des Médiums. Techniques du corps et de l'esprit dans les deux Amériques*. Editions Imago, 2012.

Deux chercheurs ont suivi et photographié pendant près de trois mois les squatteurs des Prés-de-Vidy, expulsés en mars dernier. Des tranches de vie dévoilées dans une exposition itinérante qui démarre le 15 juin à Genève.

En immersion dans un squat à Vidy

Francine Zambano

Ses terrains de prédilection? Les milieux de la précarité et de l'immigration. Le sociologue français Nasser Tafferant, chercheur senior chez LIVES depuis le début de l'année, a été servi en trouvant un passionnant champ de recherche... sous ses fenêtres. Les locaux de LIVES (Pôle national de recherche: surmonter la vulnérabilité, perspective du parcours de vie), hébergé par les universités de Lausanne et Genève, jouxtent la zone des anciens cabanons de Vidy, squattés par une cinquantaine de migrants, jusqu'à leur démolition en mars dernier. Nasser Tafferant et Raul Burgos Paredes, assistant à l'Institut des sciences sociales de l'UNIL, doctorant en sciences sociales et auteur d'une thèse sur la migration des Equatoriens en Suisse, ont suivi une vingtaine de ces squatteurs, Roms, Sénégalais, Equatoriens, pendant près de trois mois, notamment lors de la période de grand froid, en février dernier.

Distance sociale

L'idée était de figer une tranche de vie dans un parcours de migration, de la resituer géographiquement et politiquement. Et de poser une question: que signifie atterrir dans un squat à Lausanne au XXI^e siècle? «Ce squat était très intéressant du point de vue de l'analyste, explique Nasser Tafferant. Il était situé dans la ville et pas en périphérie, proche d'un immeuble de résidents, des voies de circulation. Une simple route séparait cet endroit des grands bâtiments modernes abritant notamment des entreprises bancaires.»

Une proximité spatiale associée à une distance sociale. Un contraste saisissant que les chercheurs ont choisi de restituer dans une exposition d'une cinquantaine de photos associées à des textes. Intitulée «Living the Squat – Countdown of an Expulsion», cette expo – sorte de muséographie du squat – démarre le 15 juin à l'Université de Genève. Elle devrait devenir itinérante. L'événement culminant? L'évacuation du squat, abon-

damment documentée, est montrée de bout en bout. On y retrouve tous les intervenants, journalistes, autorités, policiers, collectifs de soutien, etc.

Liens étroits

Au fil de leurs visites dans le squat, les deux chercheurs ont tissé des liens étroits avec les migrants et ont recueilli de nombreux témoignages. Comment ont-ils fait pour résister au froid, à la violence, à la promiscuité? Une vie de couple était-elle possible? Selon Nasser Tafferant, les squatteurs ont déve-

expérimenté. «Je suis en Suisse depuis 2009, explique le jeune Mexicain. Dans un premier temps, ça m'a bouleversé de voir cela, de partager quelques moments de leur quotidien, mais j'ai dû me distancier, n'étant pas un travailleur social.» Comment garder une distance objective et scientifique devant des gens totalement démunis? «D'emblée, nous avons tissé avec eux un rapport sain, sans ambiguïté. Nous ne faisons pas d'entraide – nous leur avons donné un peu de nourriture, des sacs de couchage – mais c'était très clair dans l'espace des relations», conclut Nasser Tafferant.



Nasser Tafferant et Raul Burgos Paredes, dans la zone des cabanons de Vidy, démolis en mars dernier. F. Imhof@UNIL

loppé du savoir-faire mais aussi du savoir-être pour résister dans un espace de stress ambiant permanent jalonné d'éclaircies. Sur certaines photos, les migrants posent joyeusement. Ils dévoilent leurs tatouages, leur intimité, leur précarité, leur ingéniosité. Ils sont confiants, complices même parfois.

Mener une recherche sur le terrain. Une belle expérience, pour Raul Burgos Paredes, au demeurant encadré par un sociologue

Une expo qui dévoile une réalité sociale et qui montre l'aspect humain de la recherche. A découvrir sans retenue, donc.

Exposition «Living the Squat – Countdown of an Expulsion», du 15 au 29 juin à Genève, Uni Mail

 www.lives-nccr.ch

La nouvelle coprésidente des Verts suisses garde un lien fort avec l'UNIL, où elle a affûté ses arguments en section de philosophie. Elle propose aujourd'hui sa vision durable de l'économie, des sciences humaines et du financement de la recherche.

La fibre verte et équitable

Sophie Badoux

Conseillère nationale depuis 2007, Adèle Thorens a été élue à la présidence du parti des Verts le 21 avril dernier aux côtés de Regula Rytz. A Berne, elle milite pour la lutte contre le réchauffement climatique, la sauvegarde de la biodiversité, le maintien d'une agriculture durable et la promotion d'une économie respectueuse de l'environnement et des personnes. Formée à l'Université de Lausanne en philosophie, elle commence une thèse en 1998 sous la direction de Raphaël Célis, qu'elle interrompt en 2004 pour s'engager corps et âme en politique. Lors de son passage sur le campus de Dornigen, elle fait également de la recherche pendant deux ans sur les politiques environnementales au sein de l'IDHEAP. Sa préoccupation écologiste remonte cependant à sa jeunesse et son éducation familiale. Respecter l'environnement? Une évidence, selon la jeune femme dynamique et mère d'une petite fille.

Quel lien conservez-vous avec l'UNIL après y avoir travaillé pendant six ans?

J'ai toujours gardé un pied à l'UNIL, même après avoir interrompu ma carrière académique. Par exemple, lorsque j'étais responsable de la formation au WWF entre 2004 et 2009, j'ai mis en place, en partenariat avec l'UNIL, une formation continue sur la communication en environnement. Parmi les projets présentés par les étudiants se trouvait l'idée de campus durable, un concept qui a ensuite été développé par l'Université pour concrétiser sa volonté écologique au travers du label Campus plus. Par ailleurs, je vois actuellement l'Université comme une ressource, et cela dans tous les sens du terme. Tout d'abord car c'est une source de savoir, mais aussi parce que je peux m'y ressourcer et acquérir une distance critique par le biais du dialogue avec certains professeurs. Je ne suis plus payée pour faire de la recherche mais pour prendre des décisions. Cependant, cela reste très important

«Je ne suis pas opposée à un financement partiel de la recherche par le privé.»

pour moi que ces décisions reposent sur des bases scientifiques. Si le débat démocratique n'est pas fondé sur le savoir scientifique, le risque existe de sombrer dans l'idéologie et le populisme. Pour préparer mes interventions parlementaires, j'échange souvent avec Dominique Bourg ou Suren Erkman, deux professeurs de l'Institut des politiques territoriales et de l'environnement humain.

Comment l'université se doit-elle de contribuer à une société durable?

Faire du développement durable, et avoir une politique qui va dans ce sens, est la moindre des choses pour l'université. C'est le lieu du savoir par excellence et donc le lieu de la conscience. Bien sûr, avoir une politique de développement durable ne signifie pas uniquement trier ses déchets sur le campus, il faut aussi offrir des formations dans le domaine.

Les formations de la Faculté des géosciences et de l'environnement connaissent un succès grandissant auprès des étudiants, mais faudrait-il développer d'autres types d'enseignements?

Pour moi c'est clair qu'il y a une lacune dans la formation des économistes. Le problème, c'est que l'économie est souvent considérée uniquement comme une science dure alors qu'elle fait partie des sciences humaines. Les processus économiques sont foncièrement humains. On ne peut pas réduire la complexité humaine à des principes mathématiques. Une autre difficulté pour l'économie, c'est qu'elle fonctionne sur des ressources limitées. Il faut qu'elle le réalise. On ne peut pas puiser *ad aeternam* dans les ressources environnementales. Toutefois, je crois aux forces du marché. Par contre le timing du marché n'est pas le même que celui de l'écologie. On doit constater que les marchés ne répercutent pas sur les prix la rareté des ressources, ni le coût des dommages environnementaux dus aux processus de production. Et quand ils

le feront, ce sera trop tard. On ne peut pas se permettre d'attendre pour développer de nouvelles technologies et réfléchir aux modes de vie et aux comportements des populations. Des décisions politiques doivent dès maintenant corriger ces dysfonctionnements du marché.

Ces réflexions sur la technologie et les modes de vie, ce sont principalement les sciences humaines qui les fournissent. Quelle place tiennent-elles dans le paysage académique selon vous?

Elles jouent un rôle essentiel. La science et les évolutions technologiques impliquent des choix de société qui doivent être évalués par les sciences humaines. Néanmoins, sciences dures et sciences humaines sont indissociables. Je suis très favorable aux initiatives telles que le collège des humanités à l'EPFL et celui des sciences à l'UNIL. A mon avis, les chercheurs se doivent d'être informés sur les conséquences sociétales de ce qu'ils développent. En tant que philosophe, je trouve que des réflexions d'ordre épistémologique sont indispensables. Et en tant que politicienne, je tiens à responsabiliser la population. La crise environnementale que nous vivons actuellement est une crise de la responsabilité, nous n'assumons pas les conséquences de nos actes. Que ce soit au niveau du scientifique et de l'impact de ce qu'il développe ou au niveau du citoyen-consommateur.

Le savoir a toutefois un coût. En politique, vous êtes prête à accepter un financement des partis par des entreprises privées, mais de manière transparente. Devrait-on appliquer cette idée à la recherche?

La question est différente en ce qui concerne le financement des partis ou de la recherche académique. Les partis ne reçoivent quasiment aucun financement public et sont contraints, dès lors, d'accepter des financements privés. En ce qui concerne l'université, ce sont principalement des fonds publics qui maintiennent la recherche. Le savoir est un bien public et doit le rester. Cependant, je ne suis pas totalement opposée à ce qu'il y ait



Adèle Thorens a été assistante en section de philosophie à l'UNIL et chercheuse au sein de l'IDHEAP. Elle codirige actuellement le parti des Verts. F.Imhof@UNIL

des compléments privés aux contributions publiques. Il faut par contre poser des conditions très claires et en aucun cas les fonds privés ne doivent concurrencer ceux du public. L'indépendance de l'académie reste, bien sûr, primordiale et les politiques de recherche ne doivent pas être dictées par l'économie.

Pensez-vous que le budget des avions militaires Gripen devrait être reporté sur celui des universités et hautes écoles?

Oui, à mon avis ce serait même tout à fait payant de donner l'argent des Gripen aux universités et à la recherche. Le savoir est le meilleur des investissements à long terme, même si pour l'économie le retour n'est pas toujours immédiat, ni spectaculaire.

Quelle est la place de la politique académique dans les débats du National?

Minime! Les enjeux à long terme qu'implique la politique académique paraissent souvent moins importants aux parlementaires. Les discussions sont plutôt portées sur des choix avec des conséquences à court terme et des thématiques qui offrent des réactions beaucoup plus polarisées, comme la question des Gripen. Par conséquent, du fait que la politique académique suscite moins de débats, la tendance est à aller chercher des économies dans ces domaines-là. Il faut donc constamment défendre ces lignes budgétaires, car

elles ne sont pas liées à des résultats immédiats. Ce qui est tout à fait emblématique du manque de considération pour le savoir, alors que c'est notre ressource principale en Suisse.

Du 20 au 22 juin 2012, la Suisse participera à « Rio+20 », la conférence des Nations Unies sur le développement durable. Qu'en attendez-vous?

La délégation suisse se rendra à Rio avec un message très positif. Elle entend proposer une feuille de route en ce qui concerne l'économie verte applicable dans tous les pays du monde. Par contre, j'ai justement fait une intervention parlementaire à ce sujet, car ce qui n'est pas très crédible, c'est que la Suisse n'a même pas une telle feuille de route opérationnelle pour elle-même. La Suisse et les pays développés auront d'ailleurs peu de chances de faire passer leur message à Rio si l'économie qu'ils défendent n'est pas aussi équitable. Et cela envers les pays du Sud particulièrement, car ils subissent un pillage de leurs matières premières alors qu'ils payent les conséquences, notamment climatiques, de l'industrialisation à outrance du Nord. Il n'y aura pas de résultats mondiaux si l'on n'entend pas les revendications des pays du Sud et que l'on ne paie pas les matières premières au juste prix.

«L'économie est une science humaine qui se doit d'être équitable.»

Vous parlez d'égalité Nord-Sud, mais en tant que chercheuse ayant participé à la vie universitaire, que pensez-vous de l'égalité homme-femme au sein de l'académie?

Il y a encore trop peu de femmes professeurs. Mais cela ne m'avait pas vraiment frappé lorsque j'étais à l'UNIL, car sur quatre chaires de philosophie deux étaient dirigées par des femmes. Je n'ai donc pas perçu cette inégalité de manière flagrante. Cela aurait sûrement été différent si j'avais été en sciences. Pour moi, c'est au niveau politique que l'inégalité est la plus manifeste. Il faut un changement de société et de mentalité. Par exemple, les hommes qui demandent à réduire leur temps de travail pour se consacrer à leur famille – et je pense que nombre d'entre eux sont disposés à le faire – sont encore trop souvent mal vus par leur hiérarchie. Le partage des tâches doit se faire à tous les niveaux. Cela passe aussi par le partage du pouvoir et des responsabilités. Je pense que nous avons donné un message fort de ce point de vue-là avec la coprésidence des Verts. Partager la présidence, c'est aussi savoir se faire confiance et accepter de ne pas tout décider seule mais promouvoir le travail en équipe. Grâce aux nouvelles technologies, cela devient aussi plus aisé de communiquer et de travailler à distance.



Spécialiste de la déclamation venue de Grèce et répandue à Rome comme une mode littéraire, Danielle van Mal-Maeder essaie d'implanter de petites graines d'intérêt pour la culture antique. F.Imhof@UNIL

Apprendre à enchaîner des arguments pour et contre une décision, une personne, défendre son point de vue à l'écrit et à l'oral, à partir d'exemples tirés de l'Antiquité classique, tel est le but de l'atelier de rhétorique animé par Danielle van Mal-Maeder.

La parole est d'or

Nadine Richon

Magnifique guerrier déchu, Ajax se suicide pour échapper à la honte dont il se sent accablé après un acte de folie. Raconté notamment par le tragédien grec Sophocle, cet épisode de la guerre de Troie fait suite à la mort d'Achille – deux faits non rapportés dans *L'Illiade* d'Homère – et décrit la dispute entre Ulysse et Ajax pour la possession des armes d'Achille, tué par le Troyen Pâris. Ulysse reçoit finalement le trophée convoité et Ajax, possédé par une folie haineuse, massacre un troupeau de moutons qu'il prend pour ses anciens alliés grecs. Trop la honte, dirions-nous aujourd'hui...

Dans ses *Métamorphoses*, le poète latin Ovide imagine les deux harangues prononcées successivement par Ajax et par Ulysse

pour convaincre les Grecs de leur supériorité l'un sur l'autre, Ajax se présentant comme le seul vrai combattant (allergique aux belles paroles...) et Ulysse comme un héros alliant courage et sagesse. Cet exercice bien «l'école des Anciens» à laquelle Danielle van Mal-Maeder, professeure de latin, convie les étudiants intéressés à la Faculté des lettres et au-delà. Elle a ainsi proposé à des doctorants en droit un exercice qui leur a permis de réécrire une fable antique relatant un procès, en changeant la perspective pour présenter comme coupable un autre personnage. «Les étudiants ne réalisent pas toujours la manière dont un discours est orienté. Il faut alors nettoyer la fable antique;

la rendre neutre et ainsi pouvoir lui faire dire autre chose», explique-t-elle.

Eloge de la calvitie

La fable s'inscrit dans une série d'exercices préparatoires – les *progymnasmata* – conçus par les Grecs et les Romains pour former les jeunes à la rhétorique de façon ludique et rigoureuse. Le but étant de persuader, de convaincre, en faisant preuve d'imagination et en essayant d'anticiper les répliques de l'adversaire. Parmi ces exercices, on compte l'éloge et le blâme, dont un fameux «éloge de la mouche» par Lucien de Samosate. Avec Danielle van Mal-Maeder, les étudiants ont imaginé un éloge du tabac, un éloge

«Les étudiants ne réalisent pas toujours la manière dont un discours est orienté.»

du temps perdu ou encore l'éloge paradoxal... de la calvitie. Les situations utilisées appartiennent souvent à la sphère judiciaire – on invente des cas emberlificotés reposant sur des lois fictives – et le blâme est une façon habile d'amener le soupçon ou l'infamie sur une personne pour mieux disculper son propre « client ». Autres exercices: l'éthopée, qui consiste à jouer un rôle, celui d'Agamemnon par exemple, se demandant s'il doit immoler Iphigénie, ou la proso-popée, qui fait parler des entités comme la Nature ou la Patrie, ou encore la description, sans oublier de puiser dans le répertoire des lieux communs pour donner de l'ampleur à la fin de son discours (péroraison). « Il s'agit de redire ce que tout le monde dit, mais d'une manière nouvelle en intégrant le lieu commun dans une description littéraire », précise Danielle van Mal-Maeder, qui cite volontiers Baudelaire: « Créer un poncif, c'est le génie. Je dois créer un poncif. »

Notre époque semble redécouvrir les joies et les peines de la rhétorique.

À l'époque antique, ces exercices de gymnastique mentale devaient conduire à la déclamation, qui se déclinaient selon deux modalités, la suasoire délibératoire (l'élève imagine les arguments pour et contre une importante décision) et la controverse (l'élève prend parti dans un cas judiciaire fictif et développe tous les arguments susceptibles de remporter cette cause; il doit être capable aussi de prendre le parti opposé avec la même aisance).

Une main ensanglantée

Ce nouvel atelier de rhétorique se prolongera l'année prochaine durant le semestre d'automne et sera inscrit dans les plans d'étude de la Faculté des lettres. En octobre, deux séances seront proposées dans le cadre du réseau Alumnil. Pour clore cette première expérience, les étudiants de Danielle van Mal-Maeder se sont répartis en deux groupes afin de travailler sur la controverse suivante: « Un homme avait un fils aveugle qu'il avait institué son héritier. Il lui donna une belle-mère et relégua le jeune homme dans une partie retirée de la maison. Une nuit cet homme fut tué alors qu'il était couché dans sa chambre avec sa femme; on

le trouva le lendemain, l'épée de son fils enfoncée dans la blessure; sur le mur qui conduisait de sa chambre à celle de son fils courait la trace d'une main ensanglantée. L'aveugle et sa belle-mère s'accusent mutuellement. » Il s'agit d'un thème antique, précurseur du *Mystère de la chambre jaune* de Gaston Leroux. L'un des groupes devait plaider en faveur de la belle-mère et l'autre en faveur du fils, en utilisant les techniques du blâme, de l'éloge, de la description, de l'éthopée pour construire un discours structuré (narrant les événements et enchaînant les arguments vrais ou vraisemblables) et imagé (séduisant), en vue de guider l'auditeur ému vers ce qui doit alors apparaître comme une évidence. Il s'agissait également de mémoriser le texte et de le prononcer avec l'élocution adéquate et la gestuelle appropriée...

Convaincre des électeurs potentiels ou un futur employeur, défendre un projet, s'exprimer devant ses pairs ou devant les médias: notre époque semble redécouvrir les joies et les peines de la rhétorique. « Le mot, qui pouvait sembler rébarbatif, ne fait plus peur », se réjouit Danielle van Mal-Maeder. Pour sa part, elle envisage cet atelier non pas comme un simple mode d'emploi à utiliser dans des situations critiques mais comme « une manière de diffuser la culture antique ». Comme elle l'affirmait lors d'un exercice où il s'agissait de développer des arguments pour et contre une décision: « Vous pouvez prendre l'histoire d'Iphigénie et d'Agamemnon afin d'opposer au choix de celui-ci une autre option. Vous pouvez aussi choisir un exemple moderne, mais Agamemnon et Iphigénie, c'est beau! »

Un projet financé par le FNS

L'UNIL devient un pôle sur la déclamation grâce à Danielle van Mal-Maeder, qui dirige une recherche intitulée « La déclamation antique et sa réception: approches croisées ». Son assistante-doctorante travaille ainsi sur un auteur vénitien du XVIII^e siècle, qui répond à travers des « antilogies » aux grandes déclamations antiques; trois nouvelles personnes ont pu être engagées sur ce projet soutenu par le FNS pour étudier

l'intertextualité de ces déclamations judiciaires inspirées de la littérature poétique et assurer la première traduction en français et le commentaire de petites déclamations méconnues, qui nous sont parvenues sous la forme de 388 extraits rassemblés dans le cahier d'un professeur de l'époque romaine. Danielle van Mal-Maeder travaille pour sa part sur la traduction et le commentaire de la cinquième *Grande déclamation* attribuée au célèbre avocat et orateur Quintilien.

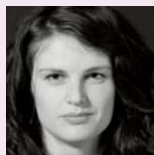
Cette traduction française de l'une des dix-neuf grandes déclamations antiques (version intégrale) s'insère dans un projet international conduit à l'Université de Casinò et consistant en l'édition commentée de l'ensemble du corpus. Sur ces dix-neuf déclamations, une seule est pour l'heure traduite en français; huit ou neuf autres sont déjà parues en italien et en allemand. La controverse étudiée par Danielle van Mal-Maeder déploie le discours d'un père voulant convaincre les juges de la culpabilité d'un fils refusant de l'entretenir.

Cette plaidoirie repose sur une loi fictive selon laquelle les enfants doivent nourrir leurs parents dans le besoin ou être emprisonnés. Or cet homme avait deux fils, l'un vertueux et l'autre débauché, tous deux enlevés par des pirates. Rassemblant tous ses biens, il n'a pu payer qu'une seule rançon pour sauver, contre toute attente, son fils débauché car celui-ci était malade, explique-t-il. Le jeune homme ainsi secouru est décédé durant le voyage du retour, tandis que le fils vertueux, s'étant finalement enfui par ses propres moyens, refuse d'entretenir son père. Comme le souligne Danielle van Mal-Maeder, l'efficacité des exercices de rhétorique était « proportionnelle à la difficulté du cas proposé », l'univers déclamatoire apparaissant alors comme « le royaume de l'impossible, où l'inconcevable se doit d'être conçu au nom de la persuasion ».



Quelques travaux d'étudiants sur www.unil.ch/iasa > latin > atelier de rhétorique

COUP DE COEUR



de Renata Vujica

Négoce de l'or vert

Planète à vendre s'intéresse à un inquiétant phénomène global : l'accaparement des terres arables, principalement des pays pauvres. De l'Éthiopie à l'Uruguay, en passant par l'Europe centrale, plusieurs millions d'hectares sont devenus la propriété des investisseurs et entrepreneurs des pays dits émergents (Inde, Arabie Saoudite) soucieux de nourrir leur propre population. Autre intéressé, le monde de la finance – dont nos fonds de pension – pour qui l'« or vert », autrefois ignoré, est devenu synonyme de placements à haut rendement.



© Arte.tv (galerie Flickr)

Le documentaire, qui a reçu le Prix spécial du jury au Festival international du grand reportage 2012, explore les tenants et aboutissants de ce western moderne, au plus près des acteurs, sur plusieurs continents. Il montre comment les terres se louent ou s'achètent pour une bouchée de pain, avec l'encouragement des gouvernements concernés. Et tant pis pour les expropriations des petits paysans. Tant pis, aussi, si les contrats de vente ou de location ne stipulent aucune contrepartie, ni en termes de revenus fiscaux, ni de création d'emplois. Ni même de nourriture.

Dans *Planète à vendre*, ce constat amer du rapporteur spécial des Nations Unies pour le droit à l'alimentation, Olivier de Schutter, est démontré pas à pas : depuis la fin du colonialisme, les endroits les plus pauvres du monde produisent de la nourriture pour la planète entière, mais importent la leur. Et ce sont même leurs propres terres qui produisent les denrées qu'ils reçoivent ensuite sous forme d'assistance alimentaire. Un documentaire convaincant et exhaustif sur un désastre encore peu connu du grand public.

Planète à vendre (2011)

Alexis Marant (Capa et ARTE France)

DVD disponible dans <http://meta.rero.ch>

Le tac au tac de Dominique Joye

Par Sophie Badoux

Quelles qualités appréciez-vous particulièrement chez un collègue ?

La curiosité scientifique, cette lueur qui brille au coin de l'œil, ainsi que l'ouverture et la générosité.

Qu'est-ce que vous aimez le plus à l'UNIL ?

L'équipe de scientifiques qui s'y trouve, qui est très dynamique et a envie de faire des choses.

Qu'est-ce que vous aimez le moins à l'UNIL ?

Les moyens de transport. Car je prends le même temps pour faire le trajet Genève – Lausanne que Renens – Vidy, où se trouve une partie des bureaux de l'Institut des sciences sociales. En cela, je me réjouis beaucoup de l'ouverture de Géopolis.

Le dernier film que vous avez vu au cinéma ?

Un conte chinois, du réalisateur argentin Sebastián Borensztein. Une très belle fable sociale sur l'ouverture à l'autre.

Une personnalité que vous admirez ?

Je n'aime pas trop mettre les gens sur un piédestal.

Votre mot préféré ?

Oui et non. On se moque parfois un peu de moi car je réponds souvent « oui et non » lorsqu'on me pose une question. Une sorte de déformation professionnelle : en sociologie on peut souvent voir les choses sous différents angles et il n'y a pas de réponse tranchée.



Dominique Joye, professeur ordinaire à l'Institut des sciences sociales, dirige également le pôle de recherche national Lives. F.Imhof©UNIL

Le pouvoir surnaturel que vous aimeriez avoir ?

La capacité de me téléporter.

Quel métier vouliez-vous faire plus jeune ?

Au début de mes études, j'ai beaucoup hésité entre la physique et les lettres. J'aimais le côté scientifique et j'adorais tout autant la littérature et l'analyse de texte. J'ai finalement choisi les sciences sociales qui, pour moi, allient très bien les deux aspects.

Quel est le plat que vous aimez cuisiner ?

Je fais volontiers des blancs de poulet aux courgettes et au safran.

Qui suis-je ?

concours



© DR

Vous avez été nombreux à avoir reconnu **Marc Simond**, du Service des Affaires socio-culturelles (SASC) sur la base de trois mots clés. Danièle Lineham, du Service des immatriculations, a remporté le tirage au sort.

Qui se cache derrière : EGALITÉ-JUMELLE-MISSIONS ?

Merci d'envoyer vos suggestions à uniscope@unil.ch

Un tirage au sort sera effectué parmi les bonnes réponses. L'heureux-euse gagnant-e se verra offrir un objet de la boutique UNIL.

Impressum ISSN 1660-8283 | Uniscope, p.p. 1015 Lausanne | uniscope@unil.ch | Unicom, service de communication et d'audiovisuel | Tél. 021 692 20 70, fax 021 692 20 75 | uniscope@unil.ch, www.unil.ch | Editeur **Unicom, Université de Lausanne** | Directeur d'édition **Philippe Gagnebin (Ph.G.)** | Rédactrice en chef **Francine Zambano (F.Zo)** | Rédaction **Renata Vujica (R.V.) + Sophie Badoux (S.B.) + Nadine Richon (N.R.) + David Spring (DS)** | Direction artistique **Edy Ceppi** | Graphisme et mise en page **Joëlle Proz** | Correcteur **Marco Di Biase** | Photo couv. **Felix Imhof** | Impression **PCL Presses Centrales SA** | Arctic Volume White 90 gm², sans bois | Publicité **Go! Uni-Publicité SA** à Saint-Gall tél. 071-544 44 70, nadine.zuercher@go-uni.com | A participé à ce



Les propos tenus dans *l'uniscope* n'engagent que leurs auteurs-e-s.